

*Quand on s'est arrêté là !*



Quand on s'est arrêté là !

Comment es-tu venu jusqu'ici ? A pied, peut-être, sans passeport,  
En train, le visage à la fenêtre, noir de vapeur,  
De sueur, de misère, D'inquiétude ?

Là, tu t'es arrêté, tu as soufflé,  
Tu as regardé le ciel, Tu as  
songé :

Ce n'est pas mon pays, mais il m'accueille et lui ressemble. Tu  
as senti, et nous avec,  
Qu'on y avait vécu de longue date.

Un vent d'est annonçait la pluie.  
Un vent de doute accompagnait ton exode

Après la noirceur du Nord et la grisaille des jours,  
Jours demeurés inutiles et pesants,

Jours sans issues,  
Jours suivis d'interminables jours suivis de jours interminables,  
Jours grises mines,

- chez toi une lampe à pétrole, une table et  
un buffet sans pain –

Jours odeurs d'huile et de graisse chaude,  
Jours sans penser à rien, sans rien à dire,  
Jours mécaniques,  
Jours vacarmes assourdissants,  
Jours qui collent à la peau,  
Jours étaux ;

Tu as songé :

Ce n'est pas mon pays, mais il m'accueille et lui ressemble.

Aspirer au silence des pierres.

Aspirer à l'immobilisme des pierres ou partir.

Repartir, car tu es d'ailleurs.

Repartir

Comme d'autres avant toi, défricheurs infatigables, Ont  
montré la voie

Comme d'autres, après toi, prendront la place,

Mendiants de tous temps, de toutes races,

Emigrant, émigrant,

Emigrant,

Emigrant depuis l'aube des temps

Emigrant,

J'ai connu la misère

Et la peur de ne trouver que source aride, Que  
puits fétide.

En quête de réponses improbables,

J'ai connu l'incertitude de m'être trompé de route.

Je m'en vais, je laisse mon pays,

Je laisse mon village,

La rue torte pentue, le cimetière, ma terre, mes outils, Mes  
amis.

Là, rien ne changera plus, dorénavant,

Ni les habitudes de ceux qui sont restés,  
Ni la place de chaque chose,  
Leur image prend toutefois une teinte particulière, Indélébile,  
à jamais figée.

(Mais le regard change, de celui qui part !)

Chaque jour, aux heures de solitude,  
Tu gravis la venelle étroite chargée d'images et de senteurs,  
Suivant en procession les hommes du village,  
Les femmes aux maisons priant, Se signant  
au passage du cortège.

(et peut-être était-ce toi, qui portais ce jour-là la Madone ?)

Les rues sont pavoisées, et tu vas, sans ferveur, Sur  
ce chemin de foi.

Tu as suivi ta mule, tu l'as ramenée,  
Fatigués, (lequel plus que l'autre ?), tu l'as délestée,  
Tu l'as caressée.  
Ce matin, tu as pioché autour des oliviers, Tu  
as pensé à ta femme, à ta récolte incertaine.  
Il a fait chaud.

Sur cette terre qui exhalait un goût de poussière Soufflait  
un vent portant  
Un désir d'ailleurs, de vie meilleure.

Tu t'es essuyé le front.  
Avec un mouchoir à carreaux bleu-pâle ou violine,  
De gros carreaux,  
Celui que tu noues aux quatre coins sur ta tête Pour  
te protéger du soleil trop ardent.  
Tu as pensé aux oliviers que tu as piochés  
Et tu t'es dit : je dois partir, m'arracher de  
mes collines où je suis né.  
Je dois partir !

Quand on s'est arrêté là,  
On ne savait pas qu'on y resterait dix ans  
Et qu'on en partirait,  
Et qu'on y reviendrait.

Alors, tu as recommencé la lutte.  
Peu sont les mots que tu connais de ta nouvelle langue,  
Et tu te bats contre elle,  
Grande xénophobe que le temps n'a pas guéri.  
Elle,  
T'a accompagné jusqu'ici,  
Loin du porche au bout de ta rue pentue, pavée.

Là, c'est le quincailler où tu achetais de la brillantine Dont  
tu t'enduisais les cheveux les jours de fête.  
Là, le four où ta femme apportait les lourds pains ronds  
Qu'elle-même avait pétris,  
Qui embaumait, le dimanche, des plats qu'elle portait à cuire.  
Là, une vieille tante, dont tu gardes une ancienne photo,  
Ici, une cousine, et puis l'oncle épicier, le défroqué,  
Et l'écurie de ta mule, sombre, au plafond bas, entoillée d'araignées,  
Aux murs chaulés  
Le clou où pendait ton sac est resté, solitaire.  
Toutes les odeurs de ton village,  
Odeurs fortes de biques et de litières,  
Odeurs de caves et de moisi et de salpêtre  
Tous les bruits, les cris familiers, les gestes coutumiers, Les  
sourires et les rires et les pleurs de ceux que tu aimais  
Forment une écume au bord de tes lèvres.

Tu as tout réappris,  
Tu as recommencé la lutte.

Elle est belle cette terre qui t'a accueilli !  
Tu en connais chaque arbre, chaque pierre, Tu  
en connais les noms nouveaux pour toi,  
Tu en reconnais la rigueur, la finesse, l'épaisseur, la rudesse.

Au début,

Tu ramassais par charretons les souches de bruyère,  
Les champignons par cageots, le bois des chênes verts,  
Le liège des chênes liège ;  
Tu vendangeais aux automnes pluvieux, Puis,  
l'hiver, tu battais les olives et tu chantais  
Et les femmes avec toi, Les  
femmes en bas de l'olivier Et  
les enfants riaient.  
Toi, tu disais : allons, ne traitez pas, « al lavoro, al  
lavoro ! » Et tu jaugeais la promesse de la récolte à  
venir D'un geste de la main.

Elle est belle, cette terre qui t'a accueilli !  
Ce n'est pas ton pays, mais il lui ressemble.  
Et les oliviers chargés à plier, les amandiers fleuris,  
Le potager tout prêt de ta maison  
Pavoisaient ton âme mieux que les processions du village.

Tu ne manquais pas de chaleur quand tu parlais, Tes  
mains, tes yeux suffisaient à la parole.

Un matin,  
Tu as pris le train, celui des mines de plomb, ou d'argent,  
Les visages autour de toi t'étaient familiers  
Beaucoup parlaient ta langue, leur histoire était la tienne,  
Dans l'œil de chacun couvait une détermination  
Et peut-être autre chose.  
On parlait d'Internationale, on la chantait, à l'occasion, Gonflés  
d'espoir.  
La micheline des mines d'argent ou de plomb, Il  
t'arrivait de la prendre en marche.  
« Che miseria », elle n'attendait pas ;  
Et toi tu avais gardé la nonchalance de tes collines.  
Quand on s'est arrêté là,  
On ne savait pas qu'on en partirait.  
Des pays t'attendaient.  
Tu es descendu de l'omnibus, la route avait été longue.  
Vous vous êtes assis autour d'une table,

Autour d'une bouteille, Une  
bonne bouteille.  
Les langues se sont déliées,  
Les visages se sont éclairés Et  
tu as pensé :

Ce n'est pas mon pays, mais il m'accueille et lui ressemble, Et  
tu as senti, et nous avec,  
Qu'on y avait vécu de longue date.

Un matin,  
Tu as pris le train, celui des mines de plomb et d'argent.  
Toi, le paysan,  
- Et tes parents, et tes grands-parents,  
Et tous ceux comme toi, ont travaillé la terre de tout temps- Tu  
as compris, très tôt, et nous avec toi nous avons compris  
Qu'ici comme ailleurs il faudrait lutter.

Nous luttons avec ceux qui arrivent, avec ceux qui partent,

Rappelle-toi, ces jours de grève en 1936.  
On se disait : ça ne sera plus comme avant !  
On posait pour la postérité devant un mur en fête.  
Dans le regard de chacun couvaient une détermination, un espoir.  
On parlait d'internationale.

Quand les lampions se sont éteints,  
Il t'est resté un goût amer au bord des lèvres.  
Tu as dû repartir,  
A nouveau te réhabituer,  
Défricher, semer en d'autres lieux, t'arracher de cette nouvelle terre,  
Repartir.

Cette micheline que tu as prise un jour, Où  
menait-elle vraiment ?  
Tu regardes à la fenêtre et tu vois  
Un enfant penché sur son père mort ou ivre mort ou qui dort  
Et l'enfant pleure  
Et tu te retournes pour ne pas pleurer.  
Quand on s'est arrêté là,

On ne savait pas qu'on y resterait dix ans  
Et qu'on en partirait,  
Et qu'on y reviendrait,  
Comme l'homme revient à la position fœtale Avec  
la mort,  
Comme l'arbre renaît de ses souches.

Je suis toi,  
Je suis tous ceux qui m'ont précédé avant toi  
-Donner naissance, c'est revenir à la vie.  
J'ai de tout temps manié la pioche et mené la charrue,  
J'ai la peau burinée et la terre est aride, la terre aux oliviers,  
J'ai les mains calleuses, qui reconnaissent  
Le fer et tous les métaux  
                    Des mains qui serrent,  
                    Des mains qui donnent,  
                    Des mains qui prennent,  
Prennent la vie à pleine main, comme le boulanger pétrit la pâte,  
                    Des mains qui parlent...  
Langage des lignes de la main

L'album que tu ouvres,  
Dont tu tournes les pages aux photos jaunies,  
Montre une ville qui descend vers la mer,  
Autour d'une colline où tu as vécu enfant, Ville  
aux persiennes fermées.  
Les gens que tu y croises, sans se retourner passent Toi,  
les reconnaîtras-tu ?  
A travers ces visages, tu cherches d'autres visages  
A travers ces images furtives, des lambeaux d'autres vies,  
La certitude que tout est comme avant Mais  
ceux qui marchent ont d'autres problèmes Et  
tout indique que tu viens d'ailleurs.

Le soir, on prenait le frais sur la terrasse  
Mon père fumait sa caporal,  
Très loin le train cahotait,  
À heure régulière.

Des oiseaux, sous la génoise, venaient nicher  
Ils menaient jusqu'à tard dans le soir Une  
sarabande sous le ciel étoilé.  
Pourquoi parles-tu d'oiseaux ?  
Les oiseaux, eux, retournent en leur pays. Ils  
franchissent les mers, ils traversent les terres  
Puis regagnent leur nid, leur savane sauvage.

Toi, tu ne reverras ni ton village, ni tes amis.

N'as-tu pas peur de mourir seul, dans une terre où tu n'as rien bâti,  
Et tes parents et les parents de tes parents ?  
Comment assumeras-tu le poids de toutes les joies  
Glanées ici ou là  
De toutes les douleurs mal cicatrisées,  
De toutes les espérances et les hésitations  
Et toutes les erreurs dont tu n'as pas guéri ?

Celui que tu étais, montant du doigt un point au-delà du visible, Vit  
quelque part en nous.  
Celui que tu montres du doigt, c'est toi-même, c'est moi,  
C'est nous tous,  
Ceux qu'on a été, il y a longtemps,  
Trop longtemps pour qu'on s'en souviennne.

L'album que tu ouvres,  
Dont tu tournes les pages aux photos jaunies,  
La ville que je ne reverrais plus  
- Tant de jours me séparent d'elle – La  
ville que j'ai tant aimée,  
Où j'ai grandi, courant après le vent,  
Escaladant les pierriers,  
Dévalant les restanques aux lentisques fétides,  
Grimpant sur les mûriers, les pins les oliviers noueux,  
Cueillant des narcisses au printemps,  
Des pissenlits, des fumeterres ou des fougères  
Pour ma mère,  
Tressant des couronnes de violette et des habits de prince, Le  
prince du bonheur, peut-être.

Tout est si lointain, ou c'est un autre que tu regardes.

Classer les souvenirs,  
C'est tuer en nous ce qui aurait pu être  
Et qui vit quelque part, ailleurs, Pensée  
inachevée.

Les chemins qui t'ont conduit là, étaient tracés de longue date.  
Quel doigt a sillonné la nuit de marques indélébiles,  
Innombrables,  
Toutes semblables,  
Immuables ?  
Quel doigt sur la buée du rêve a inscrit ton nom Et  
ta date de naissance  
Et tes rires et tes pleurs ?  
Quel souffle à la lueur du jour t'a guidé jusqu'ici ?

Le pays que tu as quitté, était-ce bien ton pays ?  
Tu te bats depuis l'aube des temps,  
- Toi l'homme de la colline - Contre  
l'homme de la plaine, le nanti, Toi,  
misérable à la peur viscérale,  
Tu chasses l'ours en son antre,  
Tu suis le daim, l'auroch, le lièvre  
Et te voilà déjà en des régions hostiles  
Animé par la faim ou la rage de vivre,  
Et tu te réhabitues à des situations nouvelles,  
Et tu bâtis autour de toi enceintes et fossés,  
Pièges à loups,  
Murailles ;  
Tu défriches, tu laboures, tu sèmes,  
Toujours plus, toujours plus loin ;  
Tu t'appropries les sources, les guérets, les clairières ; Lois  
et rites te protègent.

Et puis tu pars, et c'est là le mystère.

Qui te conduit ailleurs ?  
Qui te pousse ?  
Quel chemin dois-tu suivre et pour l'éternité ?  
Quelle route ?

Car tu vis en ceux que tu engendres, Tu  
es le premier et tu es le dernier.  
Tu es la mémoire de siècles et de siècles d'errance et de labeur,  
De lutttes, de mouvances et de peurs,  
Quelle route,  
Quel voyage sont inscrits dans tes gènes ?

A pied, tu as suivi des pistes innombrables, interminables,  
Connu toutes sortes d'animaux familiers,  
Elagué des essences diverses et différentes,  
Tu t'es chauffé au bois de chêne, de merisier, de hêtre, de pin ;  
Tu as cueilli toutes sortes de fruits sauvages ;  
Tu as dormi ici ou là ;  
Tu as franchi des rivières à gué, à la nage ;  
Tu as fait de grands détours,  
Tu as gravi des montagnes, certaines enneigées, d'autres verdoyantes ;  
Tu as chassé pour te nourrir, pour te vêtir, pour ton plaisir aussi ;  
Tu as apprivoisé chiens et bêtes apprivoisables,  
Le cheval, le porc ;  
Tu as cultivé pour te nourrir, pour te vêtir ;  
Tu as essarté, tu as bâti...

Quelles routes, quels voyages ne menaient pas jusqu'à moi, Ne  
menaient pas jusqu'à nous ?

L'est des hauts-fourneaux, nous y avons vécu,  
Nous y sommes nés, en d'autres temps, nous y sommes passés,  
Migrateurs de longue date.

Aujourd'hui, je me suis assis au bord de la route.  
Je n'ai pas regardé derrière, mais devant moi.

Les arbres cherchent la lumière, quelles que soient leurs racines, Les  
arbres cherchent la lumière, tous les arbres.

Là où je me suis arrêté, une ville a jailli, Une  
ville aux quatre chemins.  
La vie, dans la ville a grouillé.  
Les boscatiers, les terrassiers, les fermiers, les boutiquiers sont apparus.  
Avec eux, les cris de la rue,  
Des pas pressés, nerveux, lents nonchalants,  
Des rires,  
Les rires cristallins des enfants,  
Les rires des jeunes filles,  
Les bonjour, bonjour, il fait beau, il va pleuvoir,  
Les allées et venues,  
Les coups de marteaux de rabots,  
Les pas des chevaux ;  
Avec eux, les odeurs,  
Rue du four, rue des écuries, du moulin à huile, des savonnières,  
Rue des fromagers.  
Avec eux les savoir-faire,  
Rue des maréchaux-ferrants, rue des tonneliers,  
Des rétameurs, des potiers, des rémouleurs ;  
Avec eux, la poésie,  
Rue des jardins qui ne sont plus, rue de la fontaine fleurie ;

La ville avec ses rêves,  
La ville qui dévore la terre, qui dévore la vie qui l'a faite naître,  
La ville qui s'appesantit  
- Les pierres racontent l'usure du temps – La  
ville qui nous enserre,  
La ville qui nous englue de son lourd fardeaux d'heures,  
La ville-fleur carnivore, impitoyable étau, miroir aux alouettes.

Et tu te brûles aux feux de la ville, oiseau meurtri, Et  
si tu geins, qui t'écoutes ?

Un très grand vent soufflait, par-delà le cimetière et la ville ;  
Un très grand vent accompagnant la foule des vivants,  
Suivant,  
En sa demeure dernière, la mère.

Tous étaient transis.  
Dans la longue allée de tombes, en nombre, allaient,  
Serrés, muets, les enfants, les amis,  
Contents, malgré le vent, malgré les circonstances  
D'être là, réunis.  
Celui-là m'a ému qui marche seul derrière, Tout  
seul, toussant,  
Qui n'a plus pour lui rien qu'un souffle de vie. Il  
est venu.  
Il a tenu à faire ce pas avec les autres et je l'en remercie.

Un très grand vent soufflait, c'était l'automne.  
Et si personne n'est resté pour pleurer,  
Tous ont prié la Madone comme elle l'aurait aimé.

Là, on s'est arrêté.

- Il est temps de poser ses bagages, grand temps -

De tes collines, là-bas, il ne reste qu'une flamme  
Dans le regard de ceux  
Qui après toi ont pris la place  
Qui après toi ont laissé trace.

Là, je me suis arrêté,  
J'ai fait souche, des surgeons ont poussé.

